

**Godofredo de Oliveira Neto**

# **Amours exilées**

Traduction du portugais (Brésil) et notes

de Richard Roux et Claire Accart

À l'heure qu'il est, Muriel doit se prélasser dans son bain moussant. Lazaro savait lui aussi qu'elle aimait bien s'éterniser dans l'eau, allongée sur le ventre, se coupant les cuticules, tout en se déhanchant — comme une sirène remuant la queue. Lazaro l'appelait Muriel-Mélusine, il trouvait que c'était plus mélodieux. Tout en montant les dernières marches avant d'atteindre le goudron et les pavés de la Place d'Italie, les pensées de Fabio Antonio Nunes dos Santos s'enchaînaient : Muriel, bain moussant, révolte populaire, guérilla, exil, identité brésilienne et utopies. Il gravissait les marches deux par deux. S'il tombait sur un compte juste, il changerait radicalement – assez de la lutte armée, assez d'un monde meilleur, désormais je ne vivrai que pour moi. Si, à l'inverse, en arrivant en haut de l'escalier du métro, il lui restait toujours une marche, ce serait différent, le signe qu'il allait être difficile pour lui d'assumer son nouveau projet de vie. Un nombre impair est synonyme de déséquilibre ! Ni l'un ni l'autre. Un nombre impair serait bien sûr synonyme de déséquilibre ! Ce ne fut ni l'un ni l'autre. L'Arabe qui balayait l'escalier et s'apprêtait à fermer les grilles de la station interrompit la trajectoire du rêveur superstitieux et fit capoter le jeu pair-impair.

Fabio rentrait de chez Lazaro, là où aurait dû se tenir une réunion de l'ASL, l'Alliance Socialiste de Libération. Réunion finalement annulée, peu de militants ayant pu s'y rendre. La rencontre s'était transformée en un échange décontracté, grâce aux personnes présentes : Getulio, le portrait craché de l'ancien président Vargas, originaire du Ceara, qui depuis une quinzaine d'années traînait dans les couloirs de la Sorbonne, et deux Algériens, des voisins de Lazaro, sans aucun lien avec le groupe, mais qui – allez savoir pourquoi – fréquentaient les lieux avec assiduité. Peut-être Lazaro les invitait-il pour fuir sa propre solitude ? Malgré l'absence des militants, les réunions dans cet appartement – au septième étage sans ascenseur, en fait une immense chambre divisée en deux, plutôt qu'un véritable appartement – se terminaient souvent en chamailleries, quand ce n'était pas en disputes. Cette fois-ci, ils étaient tous les quatre contre lui. Lazaro – une allure d'empereur africain (un peu maigre pour le rôle, malgré tout !) et une modestie de

sacristain — se trouvait toujours des alliés. Que pouvaient donc bien connaître de la culture brésilienne Farida et Khaled ? Un Algérien est-il bien placé pour savoir ce qu’être brésilien ? Deux semi-analphabètes, aliénés en matière politique, et Lazaro les provoquait en plus ! Pour nous, le Brésil c’est Bahia, disaient-ils en regardant le Bahianais, tout en secouant la tête, un geste qui paraissait contredire leur propos. Ils auraient bien voulu passer des vacances sur ces plages du Brésil, il ne leur manquait que les sous ! Pire encore, Lazaro lui-même avait lancé : *Tiens, Catarina<sup>1</sup> ! l’an dernier mon équipe a remporté le championnat de Bahia. Et vous ? Est-ce que vous avez au moins une équipe de foot à Florianópolis ?* Et Getulio de surenchérir : *Tu as une tronche d’Italien du Nord ou d’Autrichien, Fabio, avec tes cheveux châtain clair, raides, tombant sur les épaules, tes yeux bleus, ton visage fin, tu as une tête de Christ tyrolien, c’est ça, un Christ tyrolien, tu n’as pas l’air d’un Brésilien, mon vieux ! Alors que Lazaro et moi, si.* Le sosie de Vargas avait entonné sa phrase en éclatant de rire et en bougeant la tête. Il poursuivit : *Le Sud, ce n’est pas vraiment le Brésil. Vous avez seulement eu un Lampião et une Maria Bonita<sup>2</sup>, chez vous ? Et le baião de dois<sup>3</sup> et le xaxado<sup>4</sup>, vous avez ça ? Non ? Alors, tu vois bien !* Tout cela était certainement dû au sortilège de Lazaro.

Avec sa dégaine bien bahianaise, Lázaro da Costa Costa (il expliquait que son père et sa mère avaient le même patronyme) possédait un authentique talent de séducteur ; il donnait toujours l’impression que l’*acarajé*<sup>5</sup> lui manquait davantage que le socialisme utopique. Un jour, pourtant, il finirait bien par comprendre qu’il existe des choses importantes, susceptibles de justifier d’éventuels écarts idéologiques ; des choses importantes comme le parfum des secrets recoins réservés, mais qu’une femme offre secrètement à son véritable amant, depuis longtemps attendu ; des fentes entrouvertes à la faveur du flux du désir et des fluides appelés en rêve, au long des nuits solitaires, et soudainement concrétisés au contact du compagnon — en chair et en os — respectant patiemment l’harmonie des sécrétions et des gémissements. *Un jour, Lazaro connaîtra enfin ces moments de partage avec une femme. Il faut qu’il découvre ce qu’est le plaisir authentique, intense, savouré. Il deviendra un autre homme,* avait pensé Fabio.

*Tu sais quoi ? Je vais changer de vie ! Passer d’une sorte de roman fantastique à un récit de vie réaliste ; peut-être des privations à la possession. Ma vie est un rêve, un*

<sup>1</sup> Catarina : Natif de l’Etat de Santa Catarina (capitale : Florianópolis).

<sup>2</sup> Lampião et Maria Bonita : Cangaceiros - sorte de bandits d’honneur célèbres du Nordeste brésilien.

<sup>3</sup> Baião de dois : Plat typique du Nordeste, particulièrement de l’Etat du Ceará.

<sup>4</sup> Xaxado : Musique populaire et danse du Nordeste du Brésil.

<sup>5</sup> Acarajé : Beignet de haricots noirs, typique de la cuisine bahianaise.

*mythe et un jeu. Qu'il aille se faire foutre, ce Lazaro ! Moi, j'ai connu Annelise, Elke, Glorinha, et maintenant Muriel. Est-ce qu'il a au moins connu quelqu'un pour de vrai, lui ?* se demanda-t-il encore, en regardant les antennes de télévision au sommet des immeubles de la Place d'Italie. De la station de métro jusqu'à chez lui, il y avait plus ou moins sept cent mètres. Là-bas, au huitième étage, Muriel l'attendait. C'était la seule chose qui comptait. Et avec elle, une nouvelle vie, une nouvelle histoire d'amour. Il la comprenait. Sa façon d'être, quelque peu énigmatique, ne tenait peut-être qu'à une simple différence culturelle. Son enfance, dans les neiges de l'Auvergne, les maigres revenus familiaux, la vie difficile. Il fallait que les Brésiliens comprennent ça, mais non, ils ne s'attachaient qu'aux apparences — son corps attirant, ses traits parfaits. *Je t'aime, Muriel, je t'aime, bordel !* Ses pas s'accéléraient : le vent, l'amour, le froid et sa vessie tendue — le vent lui arrachait des larmes —, il ne savait pas s'il avait réellement pleuré. *J'étais dans un trou, et je ne le savais même pas ; un trou à rats, un nid de termites, un terrier de renard, la caverne d'un ours, peu importe ! Mais ce qui est sûr, c'est que j'étais dans un trou !*

L'ascenseur ne fonctionnait pas.

— En panne, excès de poids, trop d'étrangers dans ces immeubles, ronchonna une femme acariâtre.

— Y a qu'à monter à pied, lui répondit Fabio.

À Rio, en 69, nous nous connaissions déjà d'une certaine manière, Muriel, c'est comme si tu avais été avec moi, là-bas. Mon arrestation à Copacabana, la poursuite jusqu'au bout de la plage, puis les douleurs, la peur, les tremblements de la tête aux pieds dans les cachots de la rue Relação. Tu vas te mettre à table, putain de sale coco ! Sinon, ça va barder pour ton matricule ! Cette carte d'identité, elle est vraiment à toi ? Fous-lui encore une baffa, Jo ! Wallace de Souza Santos, né à Vitória, État d'Espirito Santo, c'est toi, ça ? Accouche, connard, demain on va tout demander à la police de ton État ; si cette carte d'identité est fausse, tu vas déguster ; la perte de conscience, l'eau glacée ; tiens, Joalberto, emmène-le au commissariat d'Estacio, sinon l'Ordre des avocats est bien capable de venir nous faire chier ; je le veux ici, demain matin, à la première heure ; le transfert dans une cellule du commissariat d'Estacio, mélangé aux droits communs. Au petit jour, le maton avait ouvert négligemment la porte de la prison qui menait aux toilettes ; le caïd de la favela du Sapoti avait dû verser un sacré pot-de-vin. Il raconterait le lendemain que des bandits avaient envahi les lieux et l'avaient immobilisé ; et moi,

libre, en pleine rue, profitant de la fuite des voleurs, des violeurs, des assassins ; la liberté en pleine rue dans le quartier d'Estacio, la tête en feu, les tripes en capilotade, de quel côté aller maintenant, quelle direction prendre ?

Fabio se rendit à peine compte qu'il était arrivé au huitième étage. Il ne trouvait pas la clé dans son sac. Il appuya sur la sonnette. Chemise de nuit en soie bleue, très courte comme d'habitude, une serviette autour des cheveux encore humides, une lime à ongles à la main, Muriel entrouvrit la porte. De la cuisine s'échappait une odeur de rôti aux herbes de Provence. Muriel écoutait Geraldo Vandr  – un disque prêté par Lazaro.

Cette nuit-là, ils s'endormirent tôt. Fabio eut un sommeil agit . Il raconta par la suite qu'il avait rêvé d'une  glise. La nef s'ouvrait suivant son désir. Les niches votives resplendissaient. La multitude compacte assourdissait le bruit des talons dans le vaisseau central. La foule souriait. Elle souriait avec les saints qui se serraient derrière la foule. Les losanges de marbre noir devenaient concaves sous la semelle de ses souliers pointus. Le vaisseau était long. Les missels, sur les bancs de bois foncé, s'ouvraient à son passage. Et elle était là, juste en dessous de l'autel, un calice doré entre les mains. De ses lèvres sensuelles, humides et rouges du sang sacré aval  dans le péché, un filet coulait encore, le long de sa bouche, de son cou, pénétrant à l'intérieur de son col sous le surplis amidonné, remplissant son nombril, glissant sur son ventre tendu, et caressant son pubis, zigzaguant entre les poils et les plis écarlates, formant une matière sirupeuse, impétueuse et ardente. Le vaisseau central n'en finissait pas. Elle était encore là, quelques marches en dessous de l'autel. Les bras grands ouverts, elle répétait : *viens, viens*. C'était bien les lèvres, les cheveux et les yeux de Muriel, mais son visage semblait celui d'une autre.

Le lendemain matin, les senteurs provençales s'étaient dissipées. Il fut réveillé par une odeur de café et de pain grillé. Muriel l'avait prévenu la veille qu'elle devait présenter un exposé très tôt à l'Université. Un de ses derniers travaux de maîtrise. Elle allait parler de Mnémosyne dans le cadre du cours « Mythologie et Littérature ibérique ». Il était hors de question qu'elle arrive en retard. Elle était déjà habillée, quasiment revêtue d'une cuirasse. Il n'eut droit qu'à un rapide *Au revoir, mon amour*, de loin, au moment où la porte se refermait.

Ah ! Cette douleur aigüe au foie. Tout foutre en l'air, et une bonne partie de soi avec, mais ça en valait la peine. Oui, Muriel-Mélusine en valait la peine.

- Fabio ? / Oui, je t'écoute. / Lazaro à l'appareil. Je t'appelle de la rédaction du *Monde*. Françoise continue à s'occuper de nous au journal, mais il va y avoir des changements dans l'équipe, paraît-il. Elle part pour l'Espagne, comme correspondante. Son dernier article sur la torture à São Paulo n'a pas été publié, on ne sait pas pourquoi. / Très mauvaise nouvelle pour nous, Lazaro. Qui la remplace ? Si c'est ce requin de Jean-Yves, ça va être chaud. / Je n'en sais rien, on parle de Sylvain — c'est quand même un type plus ouvert. /

Lazaro fit comprendre qu'il lui fallait raccrocher, quelqu'un avait besoin du téléphone. Il rappellerait plus tard. Fabio s'approcha de la fenêtre. Vitre humide, glacée. Le chauffage n'arrivait pas à vaincre le froid provenant de l'extérieur. Température en dessous des normales saisonnières, disait la radio. Paris se cachait sous une légère brume. Peut-être était-ce le ciel blanchâtre, glissant vers des teintes plombées qui gommait toute joie et provoquait la déprime ? Maintenant que Lazaro avait raccroché, il se remémorait le temps des longs voyages en autocar de son enfance, dans l'État de Santa Catarina, jusqu'à Santo Antonio de Lisboa pour aller voir l'autel en bois de l'église de Notre-Dame des Nécessités — *regarde, mon petit Fabio, regarde, fiston, on l'a amené du Portugal, il est entièrement sculpté à la main, un jour, tu seras ébéniste, artiste* ; oui, penser aux heures passées dans la cathédrale de Florianópolis en compagnie de son père, face à la *Fuite en Égypte*, sa petite main fragile, congelée, dans la main paternelle, la peur du regard de son géniteur fixé sur les entailles dans le bois, fuyant quoi ? Est-ce qu'il se rappelle que je suis là ? *Papa, tu m'écrases la main ! Pardon, fiston, pardon, allons donc nous asseoir sur un banc, là-bas, sous le ficus et manger quelques friandises* ; il avait le temps de penser au parvis et à sa bouffée d'oxygène, la mer libératrice, omniprésente dans son enfance insulaire. Le brouillard qui flottait sur la ville s'ajoutait à la buée déposée sur la vitre par la respiration de Fabio. Paris se diluait, se volatilisait. Mais il était facile d'imaginer, en bas dans la rue, les pas mécaniques et angoissés des passants. Des personnes marchant comme des somnambules, l'expression tendue, crispée, le long de

trottoirs dont la couleur se confondait avec celle de la rue et du ciel ; cette sensation de vivre dans un cocon d'asphalte. Peut-être marchaient-elles vers le tombeau imaginaire auquel elles avaient droit. Les rapports humains n'avaient plus de sens. Pas plus, bien sûr, que le rêve d'un Brésil plus juste — presque une excroissance, un luxe pour immigrés rêveurs.

Lazaro allait rappeler.

Dix minutes plus tard, le téléphone sonna à nouveau chez Fabio et Muriel.

— C'est moi, mon pote. Françoise est en train d'écrire un article sur Cuba. C'est elle qui a couvert la rencontre entre Khrouchtchev et Eisenhower, au début des années soixante.

— Écoute Lazaro, profite de l'occasion et dis-lui que la bureaucratie du Kremlin a œuvré pour que la vraie révolution cubaine ne se concrétise pas. Françoise est membre du PS, elle ne nous est utile, mais seulement jusqu'à un certain point. C'est Marighella<sup>1</sup> qui, malgré les ordres du Parti Communiste Brésilien, a participé à la première conférence de l'OLAS<sup>2</sup> à La Havane, et c'est lui qui l'a dit.

— Je sais, je vais voir si je peux l'amener à une analyse plus idéologique, répondit Lazaro.

— Il faut qu'elle écrive que le mouvement des masses ouvrières et paysannes, voué à prendre les pleins pouvoirs à Cuba, a été jugulé. En soixante et un, la création d'un parti unique a entraîné la dissolution des milices, afin de les remplacer par une armée stalinienne soutenue par Moscou. Les privilèges sont légion. Une caste vit dans l'opulence pendant que le peuple meurt de faim. C'est la lutte du prolétariat qui a créé les conditions de la prise du pouvoir ; les staliniens ont fini par chasser les ouvriers et les paysans. Le 26 mai de l'année dernière, pour être précis, Nixon et Brejnev ont signé un accord sur les missiles nucléaires. À ton avis, ces accords ne portaient que sur ça ?

— Fabio, comme tu le sais, il y a des trucs qui ne sont jamais publiés dans les journaux.

— Oui, je sais bien, mais ça ne coûte rien de lui proposer. Dis-leur de bien lire le *Programme de Transition*.

---

<sup>1</sup> Carlos Marighella (1911-1969) : Homme politique brésilien, proche des idées de Fidel Castro et Che Guevara, théoricien et militant de la guérilla urbaine.

<sup>2</sup> OLAS : Organisation Latino-Américaine de Solidarité, fondée sous l'impulsion de Salvador Allende, à La Havane, en 1966.

— Je vais essayer de la convaincre d'écrire que le rôle prévu pour les masses laborieuses a été délaissé ; qu'aujourd'hui, à Cuba, le pouvoir est contre-révolutionnaire... Enfin, des trucs comme ça.

— Oui, Lazaro, c'est bien ça.

— Va falloir que je raccroche, mon pote. Et Mélusine ?

— Qui ça ?

— Muriel.

— Elle va bien, mais je crois qu'elle va arrêter de travailler sur la littérature portugaise du XVI<sup>e</sup> siècle pour étudier la littérature de *cordel*<sup>1</sup> avec un spécialiste de la Sorbonne. Pourquoi tu demandes ça ?

— Pour rien, dis-lui que je l'embrasse, ~~et que~~ je lui souhaite beaucoup de bonheur.

— Je le lui dirai, ne t'inquiète pas.

Fabio raccrocha en maugréant. Le plaisir découle de la combinaison des ardeurs, des transpirations distillées par les amants et des accords travaillés au rythme du diapason déboussolé par des sensations sincères et partagées, complices, consenties. *Lazaro sait-il au moins ce que c'est ?* Mais le Bahianais connaissait bien Muriel : il savait que l'on attendait toujours d'elle une jubilation sublime des membranes suintantes, et l'expulsion d'un fluide précieux et mystérieux qui n'arrivait pas, mais dont la consistance, la couleur et le parfum se précisaient et qui, dans l'imagination de son amant, prenaient des proportions sans mesures. C'était cette femme-là que Lazaro embrassait en lui souhaitant beaucoup de bonheur.

---

<sup>1</sup> *Cordel* : Littérature de colportage, de tradition populaire, typique du Nordeste brésilien.



Muriel Sandrine Charlotte Leroux, 26 ans, avait obtenu à l'Université de Paris III une licence de portugais — de *brésilien*, comme elle disait. Excellente élève, elle aimait particulièrement les romans. Lazaro la citait en exemple – une manière de dire le plus grand bien de l'enseignement public français : *Muriel a vécu une enfance pauvre et très problématique dans son village de Saint-Bonnet-de-Salers, mais l'école publique est la même pour tout le monde en France. Par la suite, elle a été la meilleure étudiante de l'université.* Sur les littératures de langue portugaise, Muriel disait respecter Camões, Machado de Assis, Cruz e Sousa (elle avait de bonnes raisons de le faire...), Fernando Pessoa, Graciliano Ramos et Guimarães Rosa. Et personne d'autre. Fabio et Lazaro la contredisaient, lui reprochant d'avoir des préjugés, vu qu'elle refusait de lire sérieusement d'autres œuvres écrites en portugais — *Putain ! Même pas Eça de Queirós ?* Muriel adorait la musique brésilienne (qu'elle écoutait en alternance avec Beethoven et Vivaldi). Après sa licence à la Sorbonne, elle avait vécu deux ans entre Salvador et Porto Seguro, puis un an à Florianópolis. Dans la capitale de Santa Catarina, elle habitait avec un musicien qui prétendait descendre du poète Cruz e Sousa. À partir d'un des poèmes de son célèbre ancêtre, il avait créé un rythme, le *Batuque emmuré*. Muriel aimait à raconter cette histoire : *J'ai assisté à la naissance d'un rythme et d'une danse, de mes propres yeux et de mes propres oreilles !* Il semblerait qu'ensuite le type se soit mis à picoler, prendre des drogues dures et à la cogner. Le rythme et la danse ont fini emmurés pour toujours. Mais ces derniers détails — les raclées du descendant de Cruz e Sousa étaient des ragots de Lazaro –, elle les passait sous silence. En apparence du moins, elle ne se souvenait que des bons moments. Muriel ne parlait presque jamais de son passé.

Elle avait des défauts, des lacunes, des manies. Mais une chose était sûre : c'était une femme d'une beauté exceptionnelle ! Une épaisse chevelure noire — tous les Brésiliens de Paris l'appelaient l'Iracema<sup>1</sup> de la Gaule (la plupart d'entre eux, pourtant, n'avaient jamais lu Alencar, ils préféraient Gramsci, Hegel, Weber, Engels, Marx), des

---

<sup>1</sup> Iracema : Héroïne indigène du roman homonyme de José de Alencar (1829-1877).

yeux immenses d'un vert bleuté, comme le fond des piscines, et un corps fabuleux (certains d'entre eux n'avaient pas lu Machado de Assis non plus et disaient que son corps rappelait celui de Capitu<sup>1</sup>).

Une cousine de Muriel avait rapporté à Lazaro un épisode dramatique. Tout le monde savait, au village natal de Muriel Mélusine — entre Clermont-Ferrand et Aurillac — que lorsque Muriel avait sept ans, sa mère avait assassiné son mari. C'était la petite elle-même qui, selon la mère, l'avait poussée au meurtre. Une dose de mort aux rats — administrée par la famille — avait supprimé cet ivrogne. À l'époque, il lui était tombé comme une masse sur le dos, sur les épaules et telle une tornade, avait envahi sa vie, son âme, sa tranquillité, ses rêves — *mais pas sa chatte*, disait Lazaro pour se moquer. Impuissant, il n'avait rien d'un homme viril. Muriel était en réalité la fille d'un évadé de prison grec qui s'était caché une nuit dans la maison familiale. *Elle est au courant de tout, mais fait semblant de tout ignorer*, expliquait Lazaro. *Peut-être à cause de ses relations difficiles avec sa famille pendant son adolescence, Muriel a eu une vie sexuelle quelque peu dissolue ; on la connaissait bien, tant dans les fêtes que dans les alcôves de Clermont-Ferrand et d'Aurillac. Un jour, Fabio, j'ai abordé ce sujet avec elle en sortant du Théâtre de l'Odéon. Elle est restée silencieuse, mais elle m'a fusillé du regard, et ça, je l'ai senti, mon pote, oui, je l'ai bien senti.* Pour Fabio, ce n'était là qu'une pique de son ami, due à une séparation difficile ou alors, un mensonge de la cousine, voire de ce salaud de Bahianais ? *Il y a des jours où elle a comme des crocs au vagin, fais gaffe, Fabio ! Vas-y mollo avec la dialectique du désir !* préconisait Lazaro.

À l'aube — presque au lever du jour — dans le quartier d'Estacio, je me suis rendu directement au bureau de police de l'Institut Félix Pacheco, et me suis appuyé contre un mur. Tout autour, des dizaines de Veraneios Chevrolet, de pick-up Willys et de Coccinelles aux sirènes hurlantes, se croisaient comme des cafards frénétiques. Moi, je restais planté là. Personne n'aurait pu imaginer qu'un des évadés allait se poster justement devant cet Institut, un peu sonné, mal rasé, des sifflements aux oreilles, tremblant de tous ses membres — je devais ressembler à un mendiant —, j'éprouvais des pertes de mémoire par moment, comme des flashes. Puis je suis parti dans la direction du quartier de Catumbi et j'ai longé le mur de la prison Frei Caneca, certainement guidé dans mes pas, il n'y a aucun doute !

---

<sup>1</sup> Capitu : Héroïne du roman *Dom Casmurro*, de Joaquim Maria Machado de Assis (1839-1908).

*Est-ce qu'elle pense à tout ça, dans sa baignoire, en se déhanchant comme une sirène ? Cet intérêt qu'elle a pour les couteaux de cuisine, cela a-t'il un sens ? « j'aimerais bien avoir une cinquantaine de jeux de couteaux » ? Et son regard perdu dans l'infini, à travers la fenêtre embuée de sa chambre ?* Fabio cogitait. Oui, Muriel séduisait, ses jambes étaient un péché, ses lèvres un péché, sa démarche un péché, ses yeux, sa salive, sa voix, putain ! mais qu'est-ce qui, en elle, n'était pas un péché ? La révolution socialiste neutralisait, luttait, réagissait, mais cédait ; qui pouvait se mesurer à Muriel-Mélusine, qui ? « Le Bahianais doit s'inventer de ces trucs », a-t'il dit un jour à Muriel, une simple phrase sortie de tout contexte, et sans préciser ce que son camarade de l'organisation avait pu inventer d'autre. Ce même Lazaro — exemple parfait du métissage ibérique et africain — qui, à en croire l'opinion féminine, faisait frémir de désir les femmes de tous âges. Fernanda, une des camarades de l'ASL bahianaise et copine de Lazaro à l'Université Fédérale de Bahia, qui serait sauvagement torturée et assassinée en 1971, dans les locaux de la police politique de São Paulo, avait rapporté des potins. « Un véritable dieu... de loin, le mec le plus beau de la fac et, pour ne rien gâcher, le plus intelligent de tous », commentaient avec des sourires licencieux les étudiantes de première année, pendant les cours obligatoires d'Éducation et Politique du Brésil, tandis que Lazaro contredisait point par point le discours du professeur aux allures de militaire retraité. *Dixit Fernanda.* Chez les jeunes femmes les plus retenues de Salvador, le teint couleur caramel de Lazaro réveillait des désirs sucrés (d'où le surnom de Doux Caramel qu'on lui avait attribué). Parmi celles-ci, il fallait sans doute compter Fernanda, tant elle se référait à lui, durant les réunions de l'ASL à Rio.

*Mais il doit sûrement inventer de ces trucs, ça, c'est sûr. Maintenant qu'il sort avec une fille qui est médecin et psychologue, Lazaro emploie un nombre incroyable de mots nouveaux. Il accompagne la doctoresse à des cours et des réunions à Jussieu et à la Sorbonne. Pour lui, la psychanalyse avait toujours été un truc de bourges et de pédés. Le socialisme nivellerait le tout vers le haut. Les mouvements féministes, homosexuels, nègres, indigènes et tutti quanti — que des conneries ! L'égalité ferait disparaître les préjugés raciaux, culturels et sexuels. Tout le monde serait heureux. (Il répétait comme un perroquet ce qu'une de ses ex du Brésil – une dirigeante du mouvement étudiant – lui avait enseigné.) Mais maintenant, il mélange tout : bobó et xinxim<sup>1</sup> avec*

---

<sup>1</sup> Bobó et Xinxim : Plats bahianais d'origine africaine.

*Wunschphantasien et, qui plus est, en allemand, tu te rends compte, Muriel ?* Fabio a ironisé, à l'intention de sa compagne, lors d'un déjeuner dominical dans leur appartement Place d'Italie. *Hier, il m'a dit en partant : lis donc Le Balcon de Jean Genet, cher Catarina, c'est un traité sur la bite ! J'ai juste répondu : D'accord, Bahianais, je vais le lire ! Je crois qu'il devient un peu cinglé,* poursuivit Fabio pendant le dessert.

Muriel se contenta de répondre : « Lazaro est quelqu'un de très particulier ».

En raison du système de roulement trimestriel, c'était au Bahianais d'assumer la coordination des réunions de l'ASL en mai 73. Pour certains, il compliquait les choses, pour d'autres, il gâchait tout avec ses colorations psychanalytiques et ses analyses politiques. *Mais tiens-toi bien, Fabio, quand ils veulent m'impressionner en récitant des passages du Capital qu'ils connaissent par cœur, je leur balance dans la gueule un grand coup de Wunschphantasien et ils en restent Gros-Jean comme devant !* C'est ainsi que le militant bahianais réagissait aux critiques de son camarade de Santa Catarina.

Ce même dimanche, où il s'était longuement référé à l'immersion psychanalytique dans laquelle baignait alors son camarade, Fabio avait dîné avec Muriel dans un restaurant chinois du quartier. Vers les dix heures du soir, ils étaient de retour à la maison. Une nouvelle fois, ils avaient dû grimper les huit étages par l'escalier en ciment brut, sans peinture, froid, aux murs couverts d'inscriptions politiques et obscènes.

Le chauffage de l'appartement était à fond. La chaleur montait du sol. Fabio s'allongea, ventre en l'air, sur le tapis du séjour, couleur lie de vin à losanges noirs. Muriel se changeait dans la chambre adjacente. Ils parlaient des avantages et des inconvénients du système de chauffage de l'immeuble. Vêtue d'un simple tee-shirt, elle s'approcha. Toujours sur le dos, les pieds collés au sol, son compagnon, fit un mouvement de jambes, souleva les genoux et lui chuchota comme une invitation. Muriel prit ses cheveux dans ses mains, et le regard fixe, s'assit de face, sur les genoux de son amant. De ses mains, elle tenait toujours ses cheveux. Elle remuait doucement, comme sur une musique lente. Ses mouvements gagnèrent en intensité. Sur un rythme plus rapide. Fabio la contemplait. Elle regardait alors la vitre de la fenêtre fermée. Son image s'y reflétait. Sa respiration s'accélérait. Une sonnerie tinta. Muriel se releva, ses cheveux volèrent. Elle répondit au téléphone. Elle parla en français avec une certaine agressivité, éteignit la lumière du séjour et revint. Elle se tenait debout devant son compagnon. Elle semblait très grande. Son tee-shirt recouvrait à peine la moitié de son corps. La lumière de la cuisine éclairait faiblement ses formes, sa peau blanche comme neige. Elle restait debout, regardant son amant — comme attendant son appel. Fabio lui tendit les bras. Elle

s'assit et recommença ses mouvements. La fenêtre ne reflétait plus son visage, seul un fragment de l'armoire de la cuisine se réfléchissait dans un coin de la vitre du séjour. Les cheveux libres de l'Iracema gauloise accompagnaient, en sens inverse, les mouvements de son corps. Elle se mit à chuchoter des choses que Fabio tentait de deviner. C'était un prénom assez long comportant une syllabe de plus que le sien. Ça ne pouvait être que celui de Lazaro ! Quelqu'un de très particulier ! Fabio esquissa le geste de se redresser, Mélusine se releva. Il afficha clairement son agacement et sa contrariété. Muriel se retira en vitesse, et s'enferma dans la salle de bain.